LES MIETTES DE THON

Jacques Déguignet

Éditions ThoT
Roman

Jacques Déguignet est né en 1945 à Mantes-la-Jolie, où il a grandi dans l'atmosphère affairée et chaleureuse de la pâtisserie de ses parents. Diplômé de l'ESCP et titulaire d'une licence de droit, il a mené une carrière de cadre financier dans une grande entreprise. Arrivé à l'âge de la retraite, il délaisse finalement les chiffres pour les lettres. D'abord en écrivant des contes pour ses petits-enfants, puis des souvenirs et des nouvelles, et enfin son premier roman, *Les Miettes de thon*.

Chapitre I ~ Retrouvailles

~ Avenue de la Mer

— Qu'est-ce que ça sera pour vous, madame ? demanda Lily.

— Deux boules vanille-fraise pour moi et une boule chocolat pour la petite.

— En cornet ou en pot ?

— En cornet.

— Ça fera sept euros. Merci, madame, dit Lily en encaissant la monnaie. Et pour monsieur ?

— Je vais goûter votre glace au camembert, une boule avec une boule citron en pot.

Lily pensa : « Cette glace au camembert, c'est vraiment n'importe quoi, mais ça attire du monde. »

Après l'heure du déjeuner, l'avenue de la Mer, l'artère commerçante d'Ouistreham, drainait son flot de touristes qui se dirigeaient vers le bord de l'eau, pour beaucoup munis de l'équipement indispensable à un après-midi sur la plage : serviettes, seaux, pelles, chapeaux, crème solaire, livres, magazines, ballons, raquettes… Tout à l'heure, le reflux leur ferait

remonter l'avenue, plus ou moins tard, pour un goûter, un thé, une bière, un apéro, un dîner selon leurs envies et leurs habitudes alimentaires. Ce serait encore le rush pour les glaces. Mais Lily ne se sentait pas concernée, car son service se terminait dans dix minutes, et elle ne reprendrait que demain à quatorze heures, avec, à partir de vingt heures, le marché de nuit qui attirait la foule et durait très tard, une perspective déjà épuisante à l'avance.

~ La pêche à la serviette

En attendant, elle allait profiter de ses temps libres cet après-midi et demain matin pour aller, elle aussi, à la mer et y exercer son sport favori : la pêche à la serviette. Cette activité se pratiquait sur une plage et consistait à prélever dans les affaires d'une personne partie se baigner, ou se promener au loin, son portefeuille, son porte-monnaie, ou tout objet pouvant se monnayer facilement. Cet exercice était excitant, car délicat et plein de risques… Il fallait avoir l'œil, le culot, la rapidité dans l'exécution et conserver son sang-froid en cas d'incident.

Pourquoi se livrait-elle à ce jeu dangereux ? C'était pour elle à la fois clair et confus. D'abord pour le sport, le fun, la montée de l'adrénaline, la volonté de réussir un exercice difficile, de montrer, de se prouver qu'elle pouvait le faire. Dans une existence terne où, pour subsister, elle devait trouver des petits boulots sans intérêt, des tâches souvent pénibles et répétitives, ces défis qu'elle se lançait lui donnaient le sentiment qu'elle pouvait dominer en partie son destin. Et pendant ces instants de tensions violentes, elle avait la sensation de vivre pleinement, au-delà des routines insipides. Une forme

de revanche sur une vie décousue, faite d'un patchwork de galères, de chutes, de déprimes surmontées, mais suivies de rechutes brutales ; une vie d'une solitude profonde en l'absence de toute famille, d'épaules amies où poser sa tête pour partager ses joies et ses peines.

Et puis, il y avait l'argent, la tune, le fric. Quand on mène une existence précaire, tout est cher : se loger, se nourrir, se chauffer, se déplacer, téléphoner, se distraire… Pour l'emploi saisonnier de vendeuse de glaces que lui avait trouvé l'association, elle touchait un salaire de misère. Le loyer du petit studio et le stationnement de sa vieille 205 en mangeaient la plus grande partie. Et dans une station balnéaire en pleine saison, tout est hors de prix. Elle espérait, avec le fruit de ses rapines, se constituer un petit pécule pour partir sur les routes après la saison et aussi pouvoir affronter plus sereinement le prochain hiver, période difficile où les dépenses augmentent quand la température baisse. Mais les recettes étaient loin de ses espérances. Le butin était souvent maigre. Les billets dans les portefeuilles étaient moins nombreux et plus petits depuis que les gens payaient tout, ou presque, avec des cartes. Même si parfois les sacs des touristes étrangers révélaient de belles surprises.

Mais Lily commençait à se lasser de ce jeu dangereux. Comme souvent dans sa vie, comme les boîtes de miettes de thon qu'elle achetait. Avant de l'ouvrir, on salivait à l'avance, certain de se régaler. Au début, c'était très bon, on appréciait les saveurs, on calmait sa faim, son envie. Puis rapidement, on se lassait. Cela devenait insipide, voire un peu écœurant, et on arrêtait souvent avant d'avoir fini. En plus, parfois l'huile coulait et faisait des taches. Sa vie à elle était constellée de taches dont certaines étaient indélébiles.

Lily était un peu inquiète depuis qu'elle avait lu dans un quotidien régional un article faisant part d'une recrudescence des vols sur les plages et appelant les touristes à la vigilance. Il était mentionné que les forces de police disposaient du signalement d'une femme qui pourrait faire partie de la bande auteur des méfaits, signalement fourni par un témoin et une victime.

« Bon, allez, encore une fois », se dit Lily en arrivant sur cette partie du littoral proche de Lion-sur-Mer, où une dune isolait la plage de la route. Elle emprunta le sentier d'accès, et du haut de la dune observa la plage. La marée était haute et les gens tassés sur un espace plus réduit qu'à marée basse où l'estran offrait aux estivants de larges étendues pour s'installer. Elle examina son territoire de chasse pour repérer d'éventuelles proies. « Tiens, là-bas, une jeune femme seule. Elle a plus ou moins mon âge, ma stature même si elle semble un peu plus mince, des cheveux châtains comme moi. Une cible idéale ! Son panier posé à côté de sa serviette est largement ouvert ; une aubaine ! » Lily s'installa près de la sortie, se mit en maillot de bain, rangea ses affaires dans son sac à dos, prêt pour un départ rapide, puis elle s'allongea sur le ventre, mit ses lunettes de soleil et surveilla les faits et gestes de sa future victime. Quand elle la vit se diriger vers la mer, elle attendit quelques minutes et partit cinquante mètres à droite par le haut de la plage, puis redescendit vers le bord, fit quelques pas dans l'eau et s'y jeta sans hésiter. « Brrr, elle est un peu fraîche. » Elle nagea un peu vers la gauche, ressortit et remonta en courant vers les affaires de la jeune femme. Elle prit sa serviette, s'essuya sommairement, se pencha vers le sac de plage en paille, fouilla un peu, et prit le portefeuille qui s'y trouvait. Elle se releva et dit à haute voix comme pour elle-même : « Après le bain, une bonne glace, c'est super ! » Et d'un pas vif, elle se dirigea vers la sortie de

la plage. Elle passa près de ses affaires qu'elle ramassa presque sans s'arrêter. Nul ne semblait faire attention à elle, chacun plongé dans son livre, ses jeux, son téléphone, ou les yeux fermés en pleine bronzette, ou encore, pour certains, occupés à jouer avec les enfants. Les plus dangereuses étaient les vieilles dames inoccupées qui, quand elles ne lisaient ou ne bavardaient pas, passaient le temps en regardant autour d'elles. Mais leur nombre était réduit, car l'espèce était en voie de disparition à l'époque du chacun-pour-soi et des communautés virtuelles.

Lily rejoignit sa voiture, l'ouvrit, jeta son sac à l'arrière, démarra et roula jusqu'à un parking peu fréquenté de Lion-sur-Mer. Il était temps de faire l'inventaire du butin de l'après-midi. Elle récupéra le portefeuille qu'elle ouvrit et commença par compter les billets. Un billet de vingt euros, trois de dix et un de cinq ; cinquante-cinq euros. Dans la poche : de la monnaie, quelques pièces, pas plus de quatre euros. Bien peu par rapport aux risques pris. Décidément, le jeu n'en valait pas la chandelle. Comme toujours, elle continua à explorer le contenu : deux cartes de crédit, la carte vitale, des cartes de fidélité. Elle sortit la carte d'identité : Catherine Richard. Le contenu du portefeuille n'était pas en phase avec le patronyme de l'intéressée ! Elle avait six mois de plus qu'elle et habitait Toulon : « Drôle d'idée d'aller dans le Calvados quand on a la chance d'habiter au soleil. » Un permis de conduire, une carte de mutuelle. Elle déplia un rabat sous lequel se trouvait un emplacement pour photos protégé par un transparent. Deux portraits, type grand format d'identité : un couple d'une cinquantaine d'années et un homme jeune, barbu.

Lily resta saisie devant cette photo. Cet inconnu ressemblait à son frère Antoine, qu'elle n'avait pas revu depuis plus de dix ans. Incroyable ! Était-ce vraiment lui ? Elle examina

plus attentivement le cliché, doutant de ce qu'elle voyait. Elle retrouvait sa tête carrée, ses sourcils broussailleux, son menton volontaire, ses yeux sombres. Certes, il avait quelques années et sûrement quelques kilos de plus, et la barbe modifiait son visage, mais il s'agissait bien de son Tonio. Elle reconnaissait son allure énergique, son air d'être prêt à relever n'importe quel défi, mais avec plus de mesure, peut-être l'effet d'une certaine maturité.

La vision de son frère fit replonger Lily dans son passé. Un passé qu'elle s'efforçait d'occulter, qu'elle avait enfoui au plus profond de sa mémoire, qu'elle avait enveloppé dans une volonté d'oubli, scellé par le refus de le faire revivre. Quand le présent est difficile et l'avenir incertain, pourquoi remâcher les épisodes pour la plupart douloureux qui sont derrière soi ? Parfois, cependant, certains souvenirs s'échappaient et la remplissaient de nostalgie, de rage ou de joie selon leur contenu et l'humeur du moment.

Comme elle repensait à son frère, le film de sa vie se déroula en accéléré : les jours heureux de sa petite enfance quand ses parents Mireille et Mario s'embrassaient en disant « On s'aime avec deux grands M » et que son frère la prenait dans ses bras en lui chuchotant « Lily, t'aime ». Les temps difficiles où tantôt l'argent manquait ou, quand il y en avait, était dépensé en achetant n'importe quoi ; quand les baisers ont fait place aux cris, aux disputes ; quand Mario, de plus en plus absent, un jour n'est pas revenu ; quand sa mère Mireille, désemparée, s'est raccrochée à des compagnons babas cool qui l'ont fait plonger dans l'alcool, la drogue, et laissait ses enfants à la dérive ; puis la DDASS, les assistantes sociales, les foyers, les familles d'accueil, l'école en pointillé ; Tonio qui la protège, la rassure et constitue le rocher où elle trouve refuge

dans ces périodes de turbulences ; Tonio le rebelle qui refuse les contraintes, les règlements et cherche dans la rue le souffle de la liberté et des sensations fortes, qui ne veut pas qu'elle le suive, car elle est trop jeune et que ça craint, surtout pour une fille ; quand la famille d'accueil ou les moniteurs du foyer vont récupérer Tonio au commissariat avec son partenaire de coups durs, de petites rapines et bagarres en tous genres, Jean-Luc Bonnel, son « jumeau » tant par le physique que par le caractère ; quand Tonio et Jean-Luc fuguent et ne reviennent pas, et que personne ne sait ce qu'ils sont devenus malgré les recherches ; quand elle se retrouve seule, déboussolée, se laissant flotter au gré des événements, sans but ni motivation, comme ayant perdu une partie d'elle-même avec l'absence de Tonio.

Elle en avait voulu à son frère de l'avoir abandonnée, puis de l'avoir laissée sans nouvelles pendant ces longues années, sans même un petit signe pour lui montrer qu'il était en vie et qu'il pensait à elle. Elle qui avait tant besoin de lui pour trouver sa voie, la soutenir dans les passages difficiles, la réconforter quand elle allait mal. Maintenant qu'elle avait une piste pour le retrouver, elle avait très envie de le revoir, mais elle hésitait à le contacter comme si elle voulait le punir de son silence, de son inaction.

Lily sortit la photo pour mieux l'examiner et machinalement la retourna. Au dos, quelqu'un avait écrit au crayon : Jean-Luc. « Quoi ? Non, ce n'est pas Jean-Luc, c'est Antoine, j'en suis sûre ! Qu'est-ce que c'est que cette embrouille ? » Sa décision était prise. Elle rangea la photo, sortit les billets et la monnaie du portefeuille pour les mettre dans le sien, se rhabilla et repartit en voiture. Quelques kilomètres plus loin, à Douvres-la-Délivrande, elle se gara et entra dans la gendarmerie. Un brigadier l'accueillit :

— Bonjour, c'est pour quoi, mademoiselle ?

— J'ai trouvé un portefeuille à Lion-sur-Mer. Quelqu'un l'aura perdu ou bien il a été volé.

— Je vais prendre votre identité.

Lily trembla un peu en tendant sa carte d'identité. Quand on lui demanda où elle habitait, elle donna le nom d'un hôtel en précisant qu'elle n'était que de passage.

— Pouvez-vous m'indiquer où vous l'avez trouvé ?

— Eh bien, je venais de faire une course au Carrefour de Lion-sur-Mer et en allant ranger mes achats dans le coffre j'ai aperçu le portefeuille par terre. Je l'ai ramassé ; il y avait des cartes, des papiers et des photos dedans. Alors j'ai décidé de le remettre à la gendarmerie pour que son propriétaire le récupère.

— Vous avez bien fait. Signez là.

Lily signa et ajouta :

— Je peux vous laisser mon numéro de téléphone pour le donner au propriétaire du portefeuille ? J'ai découvert la photo d'une personne que je crois connaître et que j'ai perdue de vue.

Lily tendit alors un papier avec son numéro de portable. Elle pensait en sortant : « Habituellement, je laisse quelqu'un d'autre rapporter le portefeuille. Là je prends un risque, mais les circonstances sont exceptionnelles. »

~ Cathy

Lily rentra à son studio, prit rapidement une douche. Son téléphone sonna. Elle décrocha.

— Allô ! Vous êtes la personne qui a trouvé un portefeuille et l'a rapporté à la gendarmerie de Douvres-la-Délivrande ?

— Oui, c'est moi.

— Je vous suis très reconnaissante. Il manque l'argent, mais j'ai retrouvé tous mes papiers, mes cartes et ça aurait été galère de les refaire. Comment je peux vous remercier ?

— Écoutez, c'est naturel d'aider les gens quand on peut. Mais en ouvrant votre portefeuille pour savoir à qui il appartenait et s'il y avait quelque chose dedans, j'ai vu une photo et il m'a semblé reconnaître quelqu'un que j'ai connu il y a longtemps et que j'ai perdu de vue. Je serais très contente de le revoir si c'est bien lui. Alors, voilà, si vous pouviez m'en dire plus sur cette personne ?

— C'est facile. Mais plutôt que de passer une heure au téléphone, je vous propose qu'on se parle en prenant un verre. Où êtes-vous ?

— À Ouistreham.

— Eh bien, disons dans une demi-heure au D-Day, sur l'avenue de la Mer. Vous connaissez ?

— Oui, je travaille à côté. Mais ça me gêne et vous n'avez plus d'argent.

— Ne vous inquiétez pas, je paierai par carte. Alors c'est d'accord ?

— OK. Pour que vous me reconnaissiez, je porterai un jean noir et un débardeur rouge. À tout à l'heure.

Lily était perplexe. Était-ce un piège, une embuscade qu'on lui tendait ? Avait-elle été démasquée ? Le ton de son interlocutrice au téléphone lui semblait naturel. « Bon, je vais m'y risquer, car je veux en savoir plus sur Antoine devenu Jean-Luc, mais non sans prendre quelques précautions. » Elle changea de vêtements, modifia sa coiffure et se maquilla, ce qui n'était pas habituel pour elle. Il s'agissait de transformer, autant que possible, son allure dans le cas où quelqu'un aurait donné son

signalement à Catherine Richard. Elle sortit, remonta puis redescendit l'avenue de la Mer aux abords du lieu de rendez-vous, afin de repérer si des gens étaient postés, prêts à intervenir pour l'arrêter. Mais, a priori, aucune personne suspecte, seulement des badauds qui flânaient, les commerçants qu'elle connaissait. Elle s'arrêta pour observer, dans une librairie en face du D-Day, derrière un carrousel de cartes postales, faisant semblant d'en choisir. Elle vit Catherine Richard arriver sur la terrasse, regarder autour d'elle si quelqu'un correspondait à la description faite au téléphone, pénétrer dans le café, puis ressortir et s'installer à une table. Lily fit alors comme si elle sortait de la librairie après un achat, traversa la rue et s'avança sur la terrasse. Catherine l'ayant aperçue lui fit signe et Lily s'approcha.

— Excusez-moi, vous êtes bien Éliane Calegari que j'ai eue au téléphone tout à l'heure ?

— Oui, c'est moi. Bonjour.

— Bonjour, je suis heureuse de vous rencontrer. Vous m'avez rendu un fier service en rapportant mon portefeuille.

Le garçon arriva à ce moment pour prendre la commande :

— Un demi.

— Moi aussi

— Éliane, mille mercis pour votre geste qui m'évite bien des démarches coûteuses en temps et en argent.

Lily n'était pas très à l'aise en entendant ces compliments peu adaptés à la réalité des faits.

— Ne revenons pas là-dessus et appelez-moi Lily comme tout le monde.

— Moi, on m'appelle Cathy. Vous vouliez me poser des questions sur une photo. Celle de l'homme barbu, je pense ?

Comme tout se passait bien, Lily se lança :

— Eh bien, Cathy, il m'a semblé reconnaître un garçon que j'ai connu quand j'étais dans un foyer pour ados de la DDASS il y a une dizaine d'années et même un peu plus. Un certain Jean-Luc Bonnel.

— C'est bien lui, et en effet, dans sa jeunesse il a beaucoup navigué entre foyers et familles d'accueil.

— Je ne voudrais pas être indiscrète et m'immiscer dans votre vie privée mais, si cela ne vous dérange pas, j'aimerais en savoir un peu plus sur ce qu'il est devenu et comment vous l'avez connu.

On apporta les consommations et elles trinquèrent à cette rencontre imprévue, puis Catherine reprit le fil de la conversation interrompue.

— Lily, il n'y a rien de secret dans ma vie et dans celle de Jean-Luc.

Lily pensa : « Pour le soi-disant Jean-Luc, ce n'est pas sûr. »

— Jean-Luc est militaire, marin sur le Charles-de-Gaulle basé à Toulon. Il est actuellement en mission en Méditerranée pour encore trois ou quatre semaines. On est ensemble depuis bientôt deux ans. Moi je suis coiffeuse et je suis venue de Caen à Toulon, parce que là-bas il y avait du boulot et du soleil. Les circonstances de notre rencontre sont assez rigolotes. Jean-Luc sortait avec une fille très coquette, très attentive à ses cheveux, qui allait au moins deux fois par semaine chez le coiffeur. Il l'avait surnommée Frisette. Ils avaient un jour rendez-vous en fin d'après-midi. Jean-Luc l'a attendue, attendue. Elle n'arrivait pas. Énervé, il s'est dit qu'elle devait encore être chez le coiffeur. Il entre dans le salon où je travaille et demande si sa copine est là. Je lui réponds que ce n'est pas l'une de nos clientes et j'ajoute en blaguant que, s'il ne la trouve pas, moi, je suis disponible et

que mon travail finit dans une heure. Une heure plus tard, il m'attendait devant le salon.

— Belle histoire ! Jean-Luc a-t-il gardé des amis, des contacts avec des gens qu'il a connus dans sa jeunesse ?

— Non, pas à ma connaissance, il n'a pas de famille et ses amis sont surtout des collègues de la marine ou des personnes que je lui ai fait connaître.

Elles parlèrent encore un moment, Lily restant assez évasive sur ses activités et son passé, alors que Catherine plutôt bavarde lui contait par le menu son parcours et ses projets, notamment ses espoirs d'avoir un salon à elle. Tout à coup, elle regarda sa montre.

— Dix-huit heures trente, il faut que j'y aille. Je suis venue passer quelques jours chez mes parents à Caen, mais je repars tôt demain matin par le train, une longue journée en perspective. Il faut que je prépare mes affaires et dise au revoir à tout le monde. J'ai été heureuse de vous rencontrer même dans ces circonstances un peu spéciales. Bon, je vous fais la bise et je vais aller payer à la caisse.

Lily demanda :

— Avant de partir, vous ne pourriez pas me donner les coordonnées de Jean-Luc pour que je lui envoie un petit mot ? Comment peut-on le joindre sur son bateau ?

— Par téléphone ce n'est pas facile, mais avec certains réseaux sociaux c'est possible, je vous écris son adresse mail.

~ Messages

Après le départ un peu précipité de Cathy, Lily resta un moment à regarder le bout de papier sur lequel était notée cette

fameuse adresse, le sésame pour contacter son frère après tant d'années. De retour dans son petit studio, elle était toujours aussi perplexe : reprendre contact avec ce frère qui l'avait ignorée tant d'années ? Comment réagirait-il en recevant un message de sa part ? L'absence de réponse ou un refus de la revoir ne ferait qu'aggraver la plaie qu'avait créée sa disparition, plaie qui malgré le temps n'arrivait pas à cicatriser. Indécise, elle décida de manger quelque chose, bien qu'elle n'ait pas très faim, pour se donner encore un temps de réflexion. Elle ouvrit machinalement une boîte de miettes de thon au piment d'Espelette, quelque chose qui aurait un peu de goût, et commença à piocher dedans. Mais après quelques bouchées, elle arrêta, trop préoccupée pour avoir un vrai appétit. Oui, elle allait lui écrire pour lui faire savoir tout ce qui avait macéré en elle depuis longtemps : son désarroi, sa rage, sa peine, ses interrogations sur lui, sur elle.

« Antoine, ou Jean-Luc, je ne sais pas trop comment t'appeler maintenant. Des circonstances assez incroyables m'ont fait retrouver ta trace après une longue période pendant laquelle je n'ai pas su si tu étais vivant ou mort, si tu t'intéressais encore à la petite sœur que tu as laissé tomber sans un mot. J'avais besoin de toi, et tu as disparu sans explications. Je sais que tu rêvais de courir libre, de vivre sans contraintes et j'étais pour toi comme un fil à la patte, mais ton départ a créé un vide qui pour moi n'a jamais été comblé et qui m'a pesé et me pèse encore. J'ai rencontré ta compagne Cathy, qui est très sympa, mais je ne lui ai pas parlé d'Antoine pour ne pas casser ta baraque. Je ne sais pas pourquoi ce changement, mais je pense que tu as de bonnes raisons. Je lui ai dit que j'avais connu Jean-Luc dans un foyer, ce qui, pour une fois, est la vérité. Je n'ai pas évoqué mon statut de sœur. Je

ne suis d'ailleurs pas sûre que j'en sois encore une pour toi ! Il y a beaucoup d'amertume dans ce message, c'est le reflet de mes interrogations, de mes angoisses, de mes rancunes pendant cette trop longue pénitence. Malgré tout ce que tu ne m'as pas donné et que j'attendais, je te souhaite beaucoup de bonheur, à toi qui as reconstruit ta vie avec Cathy, une chic fille. Je t'embrasse, Lily. »

Elle relut le message en pleurant et appuya sur envoi, reprit sa boîte de thon, mais ne put rien avaler. Peu après, elle s'endormit sur le canapé, brisée par toutes les émotions et péripéties de la journée. Un bip la réveilla, un message venait d'arriver sur son téléphone. Elle regarda l'écran. C'était « Jean-Luc » qui lui répondait. Qu'allait-il lui dire ? Le cœur battant, elle ouvrit le message et commença à le lire avec une certaine appréhension.

« Je viens de terminer mon quart de nuit et je trouve – oh surprise – un message de toi, ma petite sœur chérie que je craignais d'avoir perdue pour toujours. Quel bonheur de t'avoir retrouvée ! Quelle folie d'être parti comme je l'ai fait sans rien te dire, sans possibilité de te joindre ! Mais à l'époque, j'avais envie d'une totale liberté et en même temps j'étais sous une influence qui s'est révélée malfaisante. Puis il y a eu une période où je ne pouvais plus communiquer. Après, ayant pris du recul, je me suis rendu compte de mon erreur de t'avoir lâchement abandonnée, aveuglé par mon égoïsme. J'ai réalisé que je t'avais fait très mal. Alors, j'ai essayé de reprendre contact avec toi discrètement par le foyer, mais tu l'avais déjà quitté et ils avaient perdu ta trace. Je t'ai cherchée partout avec les moyens limités dont je disposais, mais tu étais introuvable, un petit poisson perdu dans l'océan. J'ai bien conscience que j'ai été absent à des moments importants

pour toi et cela m'a rongé le cœur. Comme tu l'as deviné, j'ai dû rebâtir ma vie. Tout cela est un peu difficile et délicat à expliquer par messagerie. Aussi, je te propose, quand tu seras disponible et moi aussi, à mon retour de la mission du Charles-de-Gaulle, de venir à Toulon où j'habite afin qu'on se retrouve et qu'on puisse parler du passé, du présent et aussi du futur. J'ai hâte de te revoir. Je te demande pardon pour le mal que je t'ai fait et en attendant de te serrer dans mes bras, je te redis comme quand on était petits "Lily, t'aime". Ton frère, Antoine, alias Jean-Luc.

PS. Pour Cathy, je dois rester Jean-Luc. »

Lily lut et relut avec passion ces mots chargés d'amour qu'elle attendait depuis si longtemps. Elle se remit à pleurer, de joie cette fois et, ayant retrouvé l'appétit, finit la boîte de miettes de thon.

~ Toulon

Quelques semaines plus tard, quand elle sortit de la gare de Toulon, Antoine était là, plus grand, plus costaud que dans son souvenir. Il la prit dans ses bras et la serra très fort. Lui, si fier et qui ne voulait jamais montrer ses émotions, avait les larmes aux yeux.

— Quelle joie de te revoir, de nous retrouver.

Il l'éloigna un peu de lui, tout en continuant à la tenir par la main.

— Comme tu as changé, j'ai quitté une petite fille et je suis en présence d'une jeune femme, plutôt mignonne d'ailleurs.

Lily sourit.